

LES
NOTABILITÉS
CONTEMPORAINES,
REVUE MENSUELLE,

PAR
Une Société d'Hommes de Lettres
FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

—
2^e Année



En Vente

A L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE, N° 15,
Rue Saint-Guillaume, Faubourg Saint-Germain;
ET CHEZ TOUS LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

—
PARIS. — 1845.

MAISON ROTHSCHILD.

WILSON ROTHSCHILD.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR LA

MAISON ROTHSCHILD,

PUBLIÉE DANS LE TOME PREMIER

DES NOTABILITÉS CONTEMPORAINES,

Deuxième Année.



PARIS,

À L'ADMINISTRATION CENTRALE,
16, RUE NEUVE-SAINT-GEORGES.

1845.

LA MAISON ROTHSCHILD.

Entre les noms aujourd'hui célèbres, l'un des plus célèbres sans contredit est celui de Rothschild. Cette fortune prodigieuse qui, chose rare ! se glorifie de son origine, et chaque jour se développe sur une échelle plus colossale, par le génie financier devenu comme un patrimoine héréditaire, comme le privilège inné d'une famille tout entière, cette fortune dont le chiffre inconnu peut-être effraierait l'imagination, a conquis à la maison Rothschild une illustration qui ne peut que s'accroître avec les entraînements de l'époque, avec cette impulsion irrésistible qui pousse la société dans une voie toute nouvelle, et tend à changer la face du monde par le développement chaque jour plus marqué de la richesse industrielle et commerciale, par la création

surtout des grandes entreprises de chemins de fer, la plus immense de toutes les révolutions introduites en économie politique. Il est facile de prévoir l'influence considérable réservée à la famille Rotschild, et le rôle magnifique que lui promet cet avenir plus ou moins prochain où la puissance des capitaux remplacera celle des armes ; où la société reconstituée ne reposera plus guère que sur des intérêts ; où l'équilibre du monde , appuyé sur des bases plus solides, dépendra moins que jamais des caprices de l'individu ou des faux calculs d'une politique égoïste. Aussi nous a-t-il paru qu'une notice aussi complète que possible sur la famille Rothschild ne pouvait que figurer heureusement dans la série de ces biographies, où nous avons surtout pour but d'offrir des portraits véritables dont le modèle vivant ait passé sous les yeux de l'auteur, de rassembler des matériaux qui profitent plus tard à l'histoire, de réunir enfin des documents certains, authentiques qui puissent invoquer devant la postérité l'autorité du témoignage contemporain.

Mayer-Anselme ROTHSCHILD, le fondateur de la maison, nous dirions presque de la dynastie, vit le jour à Francfort-sur-le-Mein, il y a maintenant un peu plus d'un siècle, dans l'année 1743 ; ses parents, dont la fortune était médiocre, le laissèrent orphelin à l'âge de 11 ans. Il n'en poursuivit pas moins ses études qu'il avait commencées au gymnase de Furst en Bavière, et qu'il termina avec l'intention de se livrer au professorat. Des circonstances que nous ignorons, ou peut-être le peu d'attrait que cette carrière offrait à l'activité de son esprit, l'en détournèrent ; et en attendant qu'il eût la révélation de sa vocation véritable, pour occuper ses loisirs, il se prit de passion pour l'archéologie et la numismatique. Ces études, ces recherches l'occupèrent seules quelque temps ; il les délaissa pour revenir à Francfort, où il entra dans une maison de commerce. Il y resta peu de temps,

appelé auprès de Michel Mayer David, banquier de la cour de Hanovre, qui avait su l'apprécier et n'hésita pas à lui confier l'éducation de ses enfants. Cette confiance ne fut pas trompée, et M. David n'eut qu'à s'applaudir de son choix. Anselme Rothschild, par l'étendue de ses connaissances, la gravité de son caractère, en même temps que l'urbanité de ses mœurs, offrait cette réunion de qualités solides et de talents variés qui se rencontrent par malheur trop rarement chez un précepteur. Anselme Rothschild n'était point un homme de plaisir; avec une sage prévoyance, il sut profiter de sa position pour amasser un petit capital avec lequel il revint, au bout de quelques années, s'établir à Francfort, dont il fut bientôt le premier banquier. Ses opérations, d'abord restreintes par la prudence, prirent peu à peu une extension considérable; et, dans le courant des années 1801 à 1804, il pouvait déjà négocier pour la Russie et le Danemarck des emprunts qui dépassèrent la somme de 20 millions. Au milieu de ses préoccupations financières et du souci des affaires, il n'avait point pourtant tout-à-fait perdu de vue ses premières études, et son goût pour la numismatique lui valut même l'amitié du landgrave de Hesse, passionné pour cette science. Ce prince, à diverses reprises, le chargea de missions importantes dont le succès fut récompensé par le titre officiel d'agent de la cour. Tout prospérait à Anselme Rothschild, qui, marié dans cet intervalle, et marié selon son cœur, voyait avec bonheur, avec orgueil, s'accumuler sur sa maison, avec les faveurs de la fortune, toutes les bénédictions de la famille.

Cette position florissante, il faut le dire, Anselme Rothschild la devait moins peut-être à son habileté rare pour les affaires, à la sûreté de son coup d'œil, à la prudence de ses calculs, qu'à sa haute probité dont l'année 1806 lui permit de donner une preuve éclatante. Les événements étaient graves en Allemagne. L'électeur de Hesse-Cassel se vit contraint d'abandonner ses états,

laissant à Anselme Rothschild la gérance de sa fortune qui s'élevait à plusieurs millions de florins. Dans des circonstances si difficiles, au milieu des complications de la politique, conserver intact, que dis-je ? faire encore prospérer ce dépôt sacré, n'était pas une tâche facile ; il ne fallait pas seulement de la probité, mais surtout de la fermeté, du courage, une abnégation, un désintéressement héroïque. Plus d'une fois, pour sauvegarder les intérêts de son maître, Anselme Rothschild dut mettre en péril non pas seulement sa propre fortune, mais sa vie même et la vie des siens peut-être. A force de persévérance, cependant, par des prodiges d'habileté, il sut maîtriser les circonstances, et c'est avec la conscience d'avoir définitivement consolidé sa position, et mis la fortune de l'électeur à l'abri de toute atteinte, qu'il mourut en 1812, laissant à ses fils, avec des richesses immenses, l'exemple de sa noble vie et ce nom déjà européen dont soixante ans d'une réputation sans tache ne faisaient pas la partie la moins précieuse de ce magnifique héritage. A son lit de mort, comme les anciens patriarches, Anselme Rothschild réunit tous ses fils pour leur donner, avec la bénédiction du mourant, ces derniers conseils qui empruntent à ce moment suprême une sorte de consécration religieuse et solennelle et se gravent à jamais dans le souvenir. Après leur avoir recommandé la pratique des vertus, dont il avait donné l'exemple, l'équité rigoureuse dans les affaires en même temps qu'un emploi généreux de la fortune, et surtout la concorde, l'union vraiment fraternelle, il termina par ces remarquables paroles, qui prophétisaient dès lors l'illustration future de la famille : « Si vous suivez religieusement ce conseil, vous appartiendrez un jour aux plus riches de la terre. »

Après sa mort, les cinq frères Rothschild, pour obéir à ses recommandations, prirent donc la résolution d'exploiter en commun la banque de leur père ; seulement, pour la sûreté des opérations comme pour leur facilité, il leur parut utile et sage de diviser leurs

résidences. Conquérants pacifiques, marchant plus sûrement à la conquête du monde que César avec cette terrible épée devenue le sceptre de la domination universelle, et qui devait se briser si vite, ils se partagèrent l'Europe comme un patrimoine.

L'aîné de tous, Anselme Rothschild, né le 12 juin 1773, demeura à Francfort.

Salomon, le second des enfants, né en 1774, le 9 novembre, alla s'établir à Vienne en Autriche.

Le troisième, Nathan, né le 6 septembre 1777, qui, par ses qualités supérieures et sa haute capacité, se trouva, plus tard, de fait, comme le chef de la famille, fonda la maison de banque de Manchester, qu'il se vit, cinq ans plus tard, dans la nécessité de transporter à Londres.

Naples échut au quatrième, Charles Rothschild, né le 24 avril 1788.

James Rothschild, le dernier, né le 15 mai 1792, qui suppléait par une intelligence précoce, par la fermeté du caractère, la promptitude du calcul et la maturité de la raison, à ce qui pouvait lui manquer du côté de l'expérience, vint se fixer à Paris, où, plus tard, il devait jouer un rôle si brillant, et nous étonner par le spectacle inouï de cette espèce de royauté individuelle, donnant la main, que dis-je ? imposant des lois, peut-être, à ces royautés officielles qui prétendaient naguère ne relever que de Dieu ou du peuple, ou de leur épée, et qu'on voit s'incliner aujourd'hui devant la toute puissance de la fortune.

Ces bases établies, les cinq frères reprirent ce vaste cercle d'opérations qui, s'accroissant sans cesse, devaient un jour accumuler dans la famille ces richesses immenses comme peu de souverains peuvent se glorifier d'en posséder. En 1813, l'électeur de Hesse put enfin rentrer dans ses états. Les frères Rothschild voulaient aussitôt lui remettre le dépôt confié à leur père avec les intérêts accumulés. L'électeur, touché du dévouement de la fa-

mille, et prévoyant que, dans les circonstances actuelles, une somme pareille ne pouvait être indifférente aux banquiers réunis, ne permit pas que ces capitaux sortissent encore de leurs mains. Ils en profitèrent pour négocier, dans le courant de cette année, des emprunts considérables pour le compte de diverses puissances, de l'Angleterre particulièrement.

Après la signature des traités de 1815, la maison Rothschild se vit chargée par le gouvernement anglais et par la plupart des princes du continent du recouvrement de leurs créances sur le gouvernement français. Toutefois, à part ces opérations, dans les premières années de la Restauration, MM. Rothschild furent plutôt les banquiers du commerce que ceux des rois et des gouvernements. Étrangers à nos grands emprunts de 1816, de 1817, de 1818, ils ne commencèrent à traiter avec le gouvernement français que lors de l'emprunt de 1823, qui se fit par eux, et produisit net au trésor 414 millions.

Toutefois, même durant cet intervalle, de 1815 à 1823, la maison Rothschild ne négligeait pas l'occasion de se mêler aux affaires des gouvernements d'Europe. La Prusse lui dut un emprunt de 125 millions. A peu près vers la même époque, la banque d'Angleterre, qui songeait à reprendre ses paiements en espèces, ne faisait pas inutilement appel au concours des frères Rothschild. On se rappelle qu'en 1797, la banque d'Angleterre s'était vue contrainte à demander à son gouvernement de faire ses paiements en billets. Ces billets eurent un cours forcé; il n'y eut plus dans les îles britanniques que du papier-monnaie. La paix rétablie sur le continent, on sentit la nécessité, pour relever le crédit, de revenir à l'usage des métaux. Mais la réalisation de cette grande mesure financière ne laissait pas d'offrir de grandes difficultés, et il fallut les immenses ressources et le concours énergique des financiers qui s'y dévouèrent, et notamment de M. Nathan Rothschild, agissant au nom de ses frères, pour que la ban-

que d'Angleterre sortit victorieuse de cette crise, l'une des plus pénibles qu'elle ait eu à traverser.

A dater de 1823, la plupart des emprunts contractés par les états allemands, italiens, belges, espagnols, anglais, français se firent par leurs mains. Le chiffre des emprunts réalisés par eux, pour le compte des divers gouvernements, offre un total véritablement effrayant qu'on évalue à plus de six milliards, dans lesquels l'Angleterre entre pour sa part pour plus de deux milliards, et la France pour douze à quinze cents millions.

Ces services si considérables et si multipliés, outre l'influence et la prépondérance qu'ils assurèrent en Europe à la maison Rothschild, méritèrent à ses représentants, dans les divers états, la reconnaissance des souverains qui ne furent pas avares de distinctions.

Ainsi, en 1813, les frères Rothschild eurent l'honneur d'être admis par le roi de Prusse au conseil privé du commerce; en 1815, ils reçurent de l'empereur d'Autriche des lettres de noblesse, et en 1822 le titre de baron; à cette occasion, ils ajoutèrent à leurs armoiries cette devise : *Concordia, industria et integritate* qu'ils tiennent à honneur de justifier, bien qu'assez souvent des accusations plus ou moins directes, relativement, par exemple, au taux de l'intérêt, se soient glissées contre eux dans les journaux, accusations du reste contre lesquelles ils se sont hâtés toujours de protester avec une vivacité qui témoigne de leur honorable susceptibilité.

A cette faveur méritée, vinrent s'en joindre tour-à-tour de plus personnelles.

Le 13 novembre 1823, M. James Rothschild entra comme chevalier dans l'ordre de la Légion-d'Honneur, dont il a depuis atteint les grades les plus élevés.

En 1828, il recevait du prince de Hesse la croix de chevalier de l'ordre Louis, et tour à tour celle de la plupart des ordres de

l'Europe, tandis que l'Autriche lui confiait les fonctions de consul général à Paris.

En 1836, le 22 juillet, le roi de Bavière conférait à M. Nathan de Londres la croix de chevalier de l'ordre du Mérite civil de la couronne de Bavière.

Ce n'est là que la moindre partie de ces distinctions flatteuses dont l'énumération complète, pour chacun des membres de la famille, semblerait peut-être fastidieuse au lecteur. N'oublions pas d'ailleurs que nous faisons une histoire plutôt qu'un panégyrique, et qu'il ne nous convient pas d'insister sur ce qui intéresse seulement la vanité de l'individu.

Après 1830, l'influence de la maison Rothschild alla croissant : il fallut plus que jamais dès-lors compter avec elle dans les conseils de l'Europe, et, bien plus que le travail souterrain de la diplomatie et les calculs d'une politique astucieuse, elle parvint à maîtriser les mauvais vouloirs et maintenir, avec la paix, cet équilibre européen si fortement compromis par la catastrophe de juillet. Il faut le dire : l'influence politique de la maison Rothschild, influence qui ne saurait plus être contestée, ne tient pas seulement à la toute-puissance de ses capitaux, mais à son exacte neutralité au milieu de tous ces gouvernements, dont elle se trouve plus ou moins créancière. Elle pousse, sur ce point, la prudence jusqu'au scrupule, et ne veut pas même laisser soupçonner qu'elle puisse commettre l'autorité de son nom, son indépendance jalouse, dans les petites passions de la politique locale ou nationale, témoin cette lettre qui fut insérée, le 12 février 1839, dans le journal *le Commerce* :

« Monsieur,

« Plusieurs journaux ont donné ou reproduit un article dans lequel on indique la maison de M. de Rothschild, consul gé-

ral d'Autriche, comme un bureau d'élections, agissant de concert avec le ministère français.

« Notre maison, Monsieur, s'occupe de ses affaires, et ne s'occupe pas d'élections. Le consul d'Autriche, M. James de Rothschild est, depuis sept mois, en voyage pour sa santé; il est à Rome en ce moment.

» Nous déclarons hautement que les articles auxquels nous répondons sont controuvés dans tous leurs détails, dans toutes leurs énonciations.

« Nous comptons, Monsieur, sur votre loyauté, pour insérer cette lettre dans votre plus prochain numéro.

« ROTHSCCHILD frères. »

Ce sont encore MM. de Rothschild qui négocièrent, en 1830, en France, l'emprunt de 80 millions; ils concoururent très-activement à ceux de 120 millions, en 1831, de 150 millions, en 1832, de 200 millions, en 1844. La plupart des grandes entreprises de chemins de fer, soit en France, soit ailleurs, ne se sont établies, n'ont prospéré qu'à l'aide de leur influence et de leurs capitaux. A tort ou à raison, il est peu d'affaires considérables qui n'exigent pas, comme une garantie d'avenir, l'autorité de leur patronage.

Du reste, il faut le dire, ces illustres banquiers, grâce aux énormes valeurs dont ils disposent, n'apportent pas, dans les affaires, cette étroitesse de calculs, cette mesquinerie de vues, qui font tort au petits capitalistes. Le risque d'un sacrifice considérable ne les effraie pas pour rendre noblement un service, à l'heure de la crise, en même temps que pour étendre leur influence. On les a vus, en 1839, accepter, pour la banque des Etats-Unis, des traites montant à 10,000,000, que cet établissement avait fournies sur MM. Hottinguer de Paris, et que ces

derniers avaient refusées. Ils écrivirent, à ce sujet, au président de la banque des Etats-Unis, la lettre que voici :

• Monsieur le président,

• Nous avons l'honneur de vous informer que nous avons pris avec M. Jauron des arrangements, à l'effet d'accepter, pour votre compte, vos traites en souffrance sur MM. Hottinguer et compagnie, montant à 5,500,000 francs. Nous pensons que M. Jauron vous a mis au courant des arrangements survenus entre lui et nous à cet égard : et, par conséquent, nous regardons comme oiseux de vous en entretenir, nous bornant à vous donner d'autre part la note de celles de vos traites laissées entre nos mains, ce jour, pour être revêtues de notre acceptation.

« Nous sommes heureux, Monsieur le président, d'avoir trouvé l'occasion de vous donner une preuve de la haute considération en laquelle nous tenons l'établissement que vous dirigez, et d'avoir été capables, en même temps, d'arrêter les désastreux effets que le refus d'acceptation de MM. Hottinguer et compagnie commençait de produire sur notre place et sur celle de Lyon, où plusieurs détenteurs de vos traites, pressés par le besoin de réaliser leurs fonds, offraient déjà de les donner à escompte à perte.

« Nous nous entendrons avec M. Jauron sur tout ce qui concerne nos acceptations pour votre compte, ainsi qu'il nous en a prié : de cette manière, nous ne serons pas obligés de vous importuner des détails relatifs à cette opération, à moins d'instructions nouvelles de votre part.

« Nous vous présentons, etc.

• DE ROTHSCHILD frères. »

Dans l'année 1836, le 28 juillet, la maison Rothschild eut à déplorer la perte d'un de ses membres les plus influents, de

celui-là même dont le génie financier, l'expérience et les lumières avaient contribué si puissamment à sa grandeur, M. Nathan de Rothschild de Londres. Le célèbre banquier s'était rendu à Francfort pour assister au mariage de son fils avec une de ses nièces : il n'eut pas la joie d'être témoin de cette cérémonie, pour lui si touchante : au milieu même des fêtes qui saluaient son arrivée, il se vit atteint par une maladie cruelle à laquelle il succomba après de vives souffrances.

M. Nathan de Rothschild avait à peine soixante-un ans; ses qualités privées, son caractère rendirent profondément douloureuse, pour toute sa famille, cette perte irréparable dont le monde financier tout entier, où il occupait une si grande place, ressentit le contre-coup; la banque de Paris, comme celle de Londres, en fut vivement émue. Le retentissement que cette mort eut dans la presse, le langage des journaux, éveillèrent même peut-être des inquiétudes qui ne devaient pas, qui ne pouvaient pas se réaliser. Quelque grand qu'ait été le vide causé par la mort de M. Rothschild de Londres, la prospérité de la maison n'en pouvait recevoir aucune atteinte. M. Nathan de Rothschild laissait des fils déjà mûrs pour les affaires, et M. James de Rothschild, aidé par les conseils de ses frères et de leur consentement, se trouvait là pour donner à la maison de banque le nouveau chef dont elle avait besoin. C'est donc moins peut-être encore pour les intérêts de sa famille que pour ceux du public et d'une immense clientèle, habituée à le prendre pour guide, que la perte de M. Nathan de Rothschild est regrettable, et à Londres, où la justesse et la sûreté de son coup d'œil étaient appréciés plus que partout ailleurs, elle a paru sensible. Placé dans cette ville au centre des capitaux européens, M. Rothschild avait pu rendre au commerce et à l'industrie britanniques des services incalculables; la cour de l'échiquier et la banque d'Angleterre n'avaient pas eu moins à s'en louer. Il fut un moment, en 1813, où les dépenses énormes imposées par les

circonstances à la Grande-Bretagne, et qui, pour une seule année, ne s'élevaient pas à moins de 78 millions de livres sterlings, c'est à-dire près de deux milliards, et la dépréciation croissante du papier-monnaie, firent reculer les banquiers anglais eux-mêmes. M. Nathan de Rothschild seul n'abandonna pas le cabinet de Saint-James. Il lui continua héroïquement son concours, répondant noblement à ses amis qui lui reprochaient la témérité de son dévouement : « Qu'il serait beau de succomber avec le gouvernement. » Cette obstination courageuse, à laquelle l'Angleterre dut de pouvoir continuer la terrible lutte dans laquelle elle se trouvait alors engagée, a peut-être changé les destinées de la France; peut-être lui devons-nous bien des désastres; mais ces souvenirs toujours amers ne peuvent pas nous rendre injustes, et nous empêcher d'admirer ce qu'il y avait de vraiment grand dans la résolution du banquier, ce qu'il lui fallait de fermeté, de hauteur de vues, en même temps que d'abnégation et de désintéressement, pour se livrer ainsi, dans un intérêt qui n'était pas le sien, par un sentiment d'honneur chevaleresque, à tous les risques d'un avenir si terriblement menaçant.

Cet immense service ne fut pas le seul que Nathan de Rothschild rendit à l'Angleterre : il contribua puissamment, comme nous l'avons dit, à la reprise du paiement en espèces des effets de la banque d'Angleterre. On lui dut même de voir cette mesure, dont la portée politique et commerciale fut incalculable, on lui dut de la voir s'effectuer deux ans avant l'époque fixée par le parlement. Pour bien comprendre quels pouvaient être les résultats de cette espèce de restauration financière, et la multitude de ceux pour lesquels elle fut un bienfait considérable, en relevant le taux de l'intérêt, il nous suffira de dire qu'à la fin de la guerre l'intérêt total de la dette dépassait 700 millions; le chiffre des traitements des employés de l'État ne s'élevait pas à une somme moindre. Or, les fonctionnaires aussi bien que les rentiers étaient

payés en billets de banque, et la livre sterling de papier ne valait que 20 à 22 fr. au lieu de 25, on la vit même souvent descendre à 18, et à une certaine époque même jusqu'à 15 fr.

Dans ces dernières années, c'est encore par M. Nathan de Rothschild que s'effectua l'emprunt de 500 millions dont l'Angleterre eut besoin pour payer l'indemnité qui fut le prix de l'affranchissement de tous les noirs dans les colonies britanniques. Ce fut aussi par les soins de M. Nathan que depuis peu de temps la maison Rothschild est parvenue à faire prévaloir ses traites sur toutes les autres dans le vaste commerce de la Chine.

La reconnaissance de l'Angleterre n'a pas fait défaut, du reste, à M. Rothschild ; et les feuilles de Londres, en parlant de sa mort, se sont montrées unanimes dans la vive expression de leurs regrets. Qu'il nous soit permis, à l'appui de cette assertion, de citer l'article du *Times* :

« La mort de ce capitaliste est, pour cette cité (Londres) et pour l'Europe, un des événements les plus importants qui soient arrivés depuis longtemps. Les opérations financières de M. de Rothschild se sont étendues à tout le continent, et pendant plusieurs années elles ont exercé plus ou moins d'influence sur le cours des effets publics. On n'avait jamais vu auparavant des affaires de bourse établies sur une aussi vaste échelle ; car elles ne comprenaient pas seulement ses immenses capitaux, elles embrassaient aussi les fortunes non moins colossales des frères de Paris, de Francfort, Vienne et Naples. En outre, M. de Rothschild avait des agents dans toutes les villes importantes de l'ancien et du nouveau Monde ; tous ces agents recevaient ses ordres. Il avait accredité, comme ses frères, des banquiers de deuxième ordre qui participaient aux emprunts contractés par sa maison ; ces capitalistes, pleins de confiance dans un chef si éclairé, étaient toujours prêts à s'associer à ses moindres opérations. Aucune affaire ne semblait trop vaste, quand M. de Rothschild jugeait pouvoir l'en-

treprendre. Depuis quinze ans surtout, période pendant laquelle il s'était acquis un renom de haute intelligence, ce financier n'a pas mis de borne à ses entreprises. Tous ses frères sont des hommes très habiles, mais, dans les cas difficiles, on en appelait toujours à son jugement ; il était l'âme de leurs conseils, le grand dispensateur de leurs capitaux. C'est lui qui a le premier introduit en Angleterre les emprunts étrangers ; le paiement des dividendes, qui se faisait toujours à l'étranger, empêchait les capitalistes de s'intéresser à ces affaires. M. de Rothschild a eu l'heureuse idée de rendre les dividendes payables à Londres et en livres sterlings, sans assujétir le capitaliste intéressé à une réduction proportionnée au taux des échanges.

« Le bonheur le plus unique présida à toutes ces opérations. Jamais aucun des pays auquel M. de Rothschild avait consenti des emprunts ne fit banqueroute, et le résultat était dû autant à ce jugement qui avait présidé au choix de la partie prenante, qu'au talent avec lequel l'affaire avait été conduite. Quand les dividendes n'étaient pas prêts aux échéances, ses immenses capitaux lui permettaient de les avancer, et son influence colossale ne manquait jamais de lui donner les moyens de les recouvrer. Tout ce que l'on a dit sur l'influence ruineuse des emprunts à l'étranger ne peut s'appliquer à M. de Rothschild. Ses emprunts ont, au contraire, profité au pays. Presque tous les fonds des puissances continentales, créés ici dans le principe, ont été négociés dans les pays pour lesquels ils avaient été levés avec prime de 20 et même 30 p. cent. de bénéfice sur le taux de l'époque de la convention. M. de Rothschild possédait en outre des valeurs considérables en effets de tous les gouvernements européens. On pouvait toujours vendre chez lui, et à des prix avantageux, tous les effets publics, quelque embarras que partout ailleurs on trouvât à les négocier. M. de Rothschild s'occupait aussi de conversion en fonds portant un moindre taux d'intérêt ; et tout récemment encore, il

avait conçu divers projets de réduction plus large qu'il se proposait de mettre à exécution, et qui probablement auront péri avec lui. La maison de M. de Rothschild de Londres a quelquefois éprouvé de ces secousses qui auraient été fatales à des maisons moins riches; ainsi, par exemple, on peut citer l'emprunt de lord Berckley, ou fondation des bons de l'Echiquier en 3 et demi p. cent : sur cette affaire seule, M. de Rothschild perdit 500,000 liv. sterlings.

« Lors de l'invasion de la France en Espagne, en 1823, il était fortement engagé dans les emprunts français de cette époque : la crise pour lui fut très grave, mais ses immenses capitaux lui permirent de tenir tête à l'orage, et il soutint ses fonds sans pertes. La même cause ébranla toutes les opérations avec les autres états de l'Europe, et la maison de Londres, dans un moment de panique, eut à supporter seule tout le poids de cette opération. Un autre événement qui exposa M. de Rothschild à de grands dangers, fut le projet de conversion de rentes de M. de Villèle. Heureusement pour lui, la mesure fut rejetée à la majorité d'une voix, par la Chambre des Pairs. Si la mesure avait passé, toutes les ressources du financier n'eussent pu suffire pour l'empêcher d'être écrasé sous le poids énorme de toutes ses obligations. Il avouait lui-même que ni lui, ni ses associés n'auraient pu soutenir le choc. Une autre opération très périlleuse fut l'emprunt de 4 p. cent français conclu avec M. de Polignac quelque temps avant les journées de juillet, et qui, sitôt après les événements, fléchit de 20 ou 30 p. cent ou même plus. On ne pouvait trouver d'acheteurs; l'affaire fut moins mauvaise pour M. de Rothschild que pour ses associés, aussi l'accusa-t-on de s'être mis à couvert en découvrant les autres. Il lui fut facile de répondre à ce reproche : que sa maison était dans l'habitude de déléguer à ses associés les coupons de rentes nouvelles, et que la révolution de juillet n'était pas un de ces événements qu'il eut été possible de

prévoir. Depuis lors, la fortune n'a cessé de le favoriser, les valeurs portugaises seules n'ont été pour lui que de peu d'importance. L'immense succès des emprunts de M. de Rothschild avait eu pour résultat de créer entre les divers états une sorte de rivalité pour obtenir l'appui de son crédit. Il n'a jamais cessé cependant de refuser de négocier des traités financiers soit avec l'Espagne, soit avec les états de l'Amérique du sud, autrefois colonies espagnoles. Le soin avec lequel il sut rester en dehors de tous les mauvais marchés passés depuis quinze ans, doit contribuer à assurer sa réputation d'habile financier. Il a évité scrupuleusement de participer aux opérations des banques industrielles, bien qu'on puisse dire qu'il avait le premier donné l'impulsion à ces sortes d'affaires, en créant la compagnie d'assurances, en 1824, opération qui, devançant une époque de folles spéculations, réussit parfaitement. Nous ne croyons pas qu'il se soit intéressé dans aucune autre affaire de ce genre.

« Les opérations sur l'argent et sur les changes étrangers ont été sans doute proportionnées aux affaires d'emprunt; les facilités qu'offraient à M. de Rothschild, à cet égard, ses relations de famille, ont dû nécessairement être pour lui une source de bénéfices considérables; c'était une continuité de succès sans chance de pertes. Il excellait surtout à traiter ces sortes d'affaires; jamais il n'hésitait quand il s'agissait de fixer le taux du change dans l'un ou l'autre monde; sa mémoire était si prodigieuse que, sans prendre de notes, tous les jours de courrier il pouvait dicter, en rentrant de la Bourse, à ses nombreux commis, ses correspondances variées, et toujours avec une parfaite exactitude. Sa générosité extrême était encore un trait caractéristique de son caractère. Les négociants dont les traites rencontraient quelques difficultés, étaient sûrs de pouvoir les placer auprès de lui, et telle était la sûreté de son jugement que rarement sa maison subit des pertes par suite de ces avances. Sa mort eût pu, en toute autre

circonstance, embarrasser sérieusement cette classe de négociants; mais le commerce étant prospère et le crédit assuré, il ne résulta que peu d'inconvénients de ce malheur. Un embarras quelconque n'eût été possible qu'avec la cessation des affaires; mais bien qu'il ne puisse être fait encore aucun arrangement, on croit que la maison sera dirigée par les fils de M. Nathan, MM. Lionel, Anthony et Nathaniel de Rothschild, qui, tous trois attachés depuis longtemps aux bureaux de leur père, continueront sans doute ses transactions commerciales, malgré la séduisante perspective que leur ouvre la fortune; car à l'école de leur père, ils se sont formés à toutes les habitudes de négociants laborieux. M. Nathan de Rothschild n'avait pas craint de travailler par lui-même à l'édifice de sa fortune; venu en Angleterre, dans l'année 1800, pour l'achat d'articles de Manchester destinés au continent, il obtint, peu de temps après, par l'entremise de son père, agent financier de l'électeur de Hesse-Cassel et d'autres princes d'Allemagne, d'avoir à sa disposition de fortes sommes qu'il plaça avec un honneur et un tact extraordinaires. Bientôt il se vit à la tête d'immenses capitaux. Son jeune frère, M. James de Rothschild, résidant alors à Paris, M. de Rothschild résolut de se fixer à Londres, où il est toujours resté. Huit de ses frères et sœurs lui survivent, quatre frères dont deux plus âgés et deux plus jeunes que lui, et autant de sœurs; M. de Rothschild avait épousé la fille de M. Cohen, négociant de Londres, qui prévoyait si peu la fortune et les succès financiers de son gendre, qu'il avait hésité longtemps à consentir à ce mariage. La malveillance, qui s'exaspérait surtout de la présence de M. de Rothschild dans la maison de son futur beau-père, parvint même à faire concevoir des doutes sur la réalité de sa fortune actuelle, dont on désirait qu'il fournît les preuves. Blessé de cette prétention, il répondit d'une manière assez originale: que quel que fût le nombre des filles de M. Cohen, il ne pouvait faire mieux, sous le rapport de la fortune comme sous

celui du caractère, que de les marier toutes à M. Nathan de Rothschild. M. de Rothschild, comme ses frères, avait reçu des lettres de noblesse avec le titre de baron, titre qu'il a rarement pris. Du reste, il paraissait plus fier de porter le nom sous lequel il s'était fait connaître par une si prodigieuse aptitude pour les affaires.

« Bien que M. Nathan de Rothschild ne possédât qu'une connaissance imparfaite de la langue anglaise, et qu'il s'exprimât même dans l'idiôme le plus étrange, il était impossible de l'entendre dix minutes sans s'apercevoir de toutes les ressources de cet esprit distingué. Ses manières péchaient peut-être par quelque rudesse, mais sous ces dehors dont pouvait s'effaroucher une politesse formaliste, se cachait le caractère le plus franc et le plus cordial. »

Comme nous l'avons dit, la haute direction des affaires de la maison se trouve maintenant remise à M. James ROTHSCILD, qui, depuis longtemps, du reste, supportait, avec son frère, le principal fardeau des affaires, sans préjudice du concours actif des autres membres de cette famille nombreuse, dont l'union persévérante, à travers le flux et le reflux d'intérêts immenses, offre un phénomène sans exemple, peut-être, dans les annales de l'histoire.

M. James de Rothschild, celui de tous les frères qu'il nous a été plus facile de juger, d'apprécier, tient à honneur de se maintenir à la hauteur de sa position. A cette intelligence supérieure des affaires, à cette promptitude du coup d'œil, à cette prévoyance, à la sagesse dans les résolutions, comme à la fermeté, comme à la prudence dans l'exécution, à toutes ces qualités rares qui distinguent le véritable financier, et auxquelles les faits eux-mêmes rendent témoignage, l'heureux banquier des rois joint encore des vertus privées : il se plaît à faire de ses richesses

un noble emploi. Les arts trouvent en lui un protecteur généreux, et parfois il a déployé à leur égard une munificence vraiment royale.

M. de Rothschild, s'il ouvre volontiers ses salons aux prodiges de l'art, ne se refuse pas non plus, à l'occasion, le plaisir d'une aimable surprise ou d'une bonne action. On cite de lui plus d'un trait de ce genre qui fait honneur à sa délicatesse :

C'est, par exemple, le vicaire de Boulogne (Seine) qui reçoit toute une boîte d'argenterie, en remplacement de la sienne qui lui avait été volée.

Une autre fois, c'est une malheureuse femme (madame Raymond), réduite à solliciter un recours en grâce en faveur de son mari, et à laquelle, avec les témoignages du plus vif intérêt, M. de Rothschild remet une somme de 10,000 francs, que Raymond, dit-il, avait laissée dans son bureau.

De pareils traits n'ont pas besoin de commentaire, et l'on est heureux de penser qu'il en est beaucoup d'autres semblables que M. de Rothschild sait dérober à la publicité.

Peu de listes de souscription, ouvertes dans un but d'humanité, circulent sans que le banquier israélite ne soit des premiers à y mettre son nom.

A l'occasion de son mariage, M. de Rothschild fit remettre à M. le comte Chabrol, préfet de la Seine, une somme de 12,000 francs, pour être distribués aux indigents. — Une autre fois, 2,500 francs sont envoyés au préfet de police pour la maison de refuge et de travail destinée à l'extinction de la mendicité. — En 1830, M. de Rothschild souscrit, en faveur des blessés, pour une somme de 15,000 francs ; — lors du choléra, pour une somme de 10,000 francs. Etc., etc.

Ce sont là autant de preuves de générosité dont il faut tenir compte à M. de Rothschild, et auquel, quoi qu'on dise, la publicité des journaux n'ôte pas tout leur mérite.

Mais c'est surtout en faveur de ses co-religionnaires, dont poursuit ardemment la réhabilitation, que M. de Rothschild s'impose de nombreux sacrifices. On ne peut faire un reproche à M. de Rothschild de cette prédilection, au contraire; et nous pouvons qu'applaudir à son dévouement, à sa sollicitude pour ses frères malheureux : nous comprenons qu'il travaille de toutes ses forces à la réhabilitation complète d'une race si longtemps proscrite, et qu'il ait à cœur d'effacer jusqu'aux moindres vestiges d'un passé douloureux.

L'hôtel de M. de Rothschild (ancien hôtel Fouché), rendez-vous d'une société d'élite, atteste par ses magnificences, par tous les prodiges du luxe, les mœurs élégantes et les goûts élevés des propriétaires. Les récits des mille et une nuits pâlissent devant les fêtes merveilleuses données dans ces salons éblouissants, dont madame la baronne de Rothschild fait les honneurs avec une grâce parfaite; ce qui caractérise surtout madame de Rothschild, ce qui lui a concilié l'estime et les sympathies de toutes les personnes qui ont l'honneur de la connaître, c'est la noblesse de son âme, son inépuisable bonté, la distinction de son esprit. Elle possède aussi tous ces agréments, tous ces charmes, qu'on ne trouve pas toujours unis à un mérite éminent et à une grande fortune.

LES NOTABILITÉS CONTEMPORAINES PARAISSENT DU 20
AU 30 DE CHAQUE MOIS, par livraison de huit à dix feuilles
in-4°, et comprennent les ordres suivans :

1° Ordre Politique.	6° Ordre Scientifique.
2° — Militaire.	7° — Littéraire.
3° — Judiciaire.	8° — Artistique.
4° — Administratif.	9° — Industriel.
5° — Ecclésiastique.	10° — Commercial.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT :

UN AN, 30 fr.

SIX MOIS. . . . 18 fr.

BIOGRAPHIES EXTRAITES DE LA REVUE.

L'EXEMPLAIRE COUTE, CHAQUE FEUILLE. . . . 2 fr.

La demi-feuille ou le quart de feuille se paie comme la feuille entière.

CHAQUE PORTRAIT SE PAIE. . . . » 50 c.

LA REVUE forme, à la fin de chaque année, 2 volumes in-4°,
400 pages et 30 Portraits environ.

Nos Souscripteurs recevront, chaque mois, gratuitement,
un *Bulletin théâtral, artistique et littéraire*.

(Toute Lettre et Paquet non affranchis seront refusés.)

L'Administration recevra et s'empressera d'insérer dans ses Notices tous les documents
qu'on voudra bien lui communiquer sur les hommes marquans de l'époque.